



Signés: AERTS, BERTHARD, BROHMANN, COURTHENS, DELL'AQUA, DIRRIKX O. et J., DILLENS, DE RUDDER, DUYOK, FARABYN, FRÉDÉRIC, HENS, HERDO, HODDIN, HUBERT, LAGAN, LAMBEAUX, LAMONNIÈRE, MOLS, PORTAELS, SHERRURE, SIMONS, SMITS, VANAIER, VAN CAMP, VAN ENGBLEN, VAN KUYOK, VAN LEMPUTTEN, VERHAERT, VERLAT, VERSTRAETE et WYTMAN

DEUXIÈME ÉDITION

TOME II

J. LEBÈGUE & C^o, ÉDITEURS
25, Rue de Lille, 25 | 46, Rue de la Madeleine, 46
PARIS | BRUXELLES

1887

venant de Katanga et du Manyéma, est surtout estimé. On en fait de larges bracelets, tournés en spirales, que les Sultans ont, seuls, le droit de porter, dans l'Ou-Nyamouézi, l'Ou-Kaouendi et l'Ou-Gogo.

Les armes, de fabrication indigène, sont la lance, le javelot, l'arc, les flèches, la hache et la massue. D'un type unique, elles affectent des ornements variés, suivant la tribu qui s'en sert. J'en ai vues, ornées de sculptures assez curieuses, de figures d'hommes et d'animaux. Quelquefois la lame même est revêtue de dessins gravés au burin. Les indigènes fabriquent aussi de longues et fortes lances, employés dans les chasses à l'éléphant et au rhinocéros.

Pour empoisonner les flèches, on se sert d'une pâte faite de jus d'euphorbe et dont on enduit les pointes de métal.

— Séki, ou plutôt Scheik bin Nassib, est enfin disposé à m'accorder une concession de terrain. Il m'a demandé où je désirais m'établir et je lui ai désigné un admirable emplacement, sur les hauteurs qui séparent Tabora du fertile vallon de Kouyara. Mieux vaut tard que jamais. En attendant des instructions, que je ferai demander en Europe, on s'occupe de rédiger un projet de contrat.

Quand ils veulent défricher une partie boisée, toujours fortement chargée d'humus, les Africains se contentent de couper les arbres à la hauteur d'un mètre au-dessus du sol. Les racines ne sont enlevées que sèches, et deux ou trois ans après, pour servir de combustible.

Dans ce sol fécond, ils sèment simultanément le maïs, le sorgho et le riz, mais en choisissant pour cette dernière céréale les parties basses et inondées. Les semailles commencent en novembre et la première moisson de maïs est engrangée trois mois après. Le riz, moins précoce, demande un semestre pour arriver à complète maturité. Comme unique instrument agricole, le laboureur indigène emploie la houe antique, qui porte ici le nom de Djembé. Mais il a fort à faire pour préserver ses sillons. Des bandes de cynocéphales aboyeurs (singes à tête de chien) s'abattent sur les champs de maïs et de sorgho. Ce qu'ils respectent est souvent dévasté, dans le voisinage des cours

CHAPITRE XXXVIII

Thompson jugé par son ancien compagnon de voyage. — Secours à la caravane en détresse. — Un doli par bourrade. — Mes photographies à l'eau. — Orage. — Itoura. — La tombe du lieutenant Wautier. — Ravages d'un léopard. — Le Baobab solitaire. — La lionne. — Changement de route. — A Moalala. — La seringue à l'oreille. — A travers le fertile Ou-Gogo. — Nous sommes égarés. — Tué un rhinocéros. — De nouveau sur la piste. Mkombola. — Exploit de Nyoko. — Je fais tomber la pluie. — A tâtons. — Disette. — Encore des lions. — Mbuighiri. — Des chèvres pour un collyre. — Le Pori de Tchoulo, pendant la Massika. — Les restes d'un courrier. — Une adoption. — Le nourrisson de Nyoko. — Mission de Kisokoué. — M. et Mme Coal. — A Mpounpoua. — Caravanes et Chaouris. — Les courtiers d'ivoire et leur tactique. — Chasseurs d'éléphants de Mali. — Toujours la montagne. — Premier poste douanier. — Rapatriement d'une jeune négresse. — Lettres du Consul de Belgique et de l'Association. — En l'absence de M. Cambier, je dirigerai l'Agence de Zanzibar. — Deuxième garnison douanière. — Le passage du *Ottané*. — Piastres et pessos. — Des Harpagons nègres. — Le Mont *Pongoué*. — Nous approchons. — Esclave volé. — Chez Brahimo le Déloutchi. — Le Kingani. — Sef bid Itaschid et ses fruits. — A Bagamoyo.

1^{er} janvier 1883. — Laisant partir, en avant, sa caravane, M. Hore, avec lequel j'ai fait réveillon en plein Pori africain, me tient compagnie jusqu'à l'arrivée de mes hommes. Il me raconte les obstacles de toute nature qu'il a dû tourner ou surmonter ; les rivières traversées à gué, en pirogue ou sur des ponts volants ; les charrettes démontées et transportées pièce à pièce ; les sentiers dans la jungle, élargis à la hache. Si l'on pouvait facilement circuler dans l'intérieur de l'Afrique, avec des véhicules poussés ou trainés à mains d'hommes, ce serait trop beau. Ce faible moyen de transport suffirait peut-être à la création d'un certain commerce. Mais sur ce sol desséché, pendant la plus grande partie de l'année, puis converti en marécages, barré de montagnes et coupé de torrents, hérissé d'embuscades, ravagé par la guerre et l'incendie, où les plus fortes caravanes sont obligées de chominer à la file indienne, le moindre objet, excédant en poids et en volume la charge d'un porteur ordinaire, devient un lourd embarras.

C'est à dos d'homme que, sur les pentes raides, au passage des

parts arrivent des enfants, empâtés de sorgho, et poussant en avant leurs ventres rondelets, au milieu duquel leur nombril ressort, gros comme le poing.

— Le lendemain, nouvelle montée d'une pente, tapissée de végétation, et descente dans une seconde vallée, encore plus semée de tombés. J'en compte plusieurs centaines. Partout on romue la terre. Les habitants du moindre aggloméré prétendent nous faire payer tribut. Ils se portent à notre rencontre et nous



RHINOCÉROS AFRICAÏN.

(Dessin de A. HEINS.)

accompagnent en courant, jusqu'à ce que, de guerre lasse, ils s'éloignent en grondant, comme des mendians de profession auxquels on refuse l'aumône. Le sentier est redevenu large et commode, et, dans la plaine riante, des palmiers borassus isolés, alternent avec des voûtes d'exubérante verdure. Nous campons près d'un petit baobab, où je paie le Hongo au chef d'un Kouikourou commandant les groupes d'habitation. Cette fois, il me faut donner 6 houes et 4 dotis de cotonnade. Plus on s'enfonce dans la contrée, plus les Sultans majorent leurs prétentions. Ils ne craignent plus, en effet, de nous voir changer de route, comme nous n'aurions pas manqué de le faire si, dès le début, ils avaient forcé la note. Ils s'entendent, paraît-il, à cet effet, et

désintéressent les villages frontières, dont la feinte modération sert d'appât.

— Campé le 13, près du Kouikourou d'Ounangouira, le plus grand et le plus peuplé district que j'aie vu dans l'Ou-Gogo. Il se compose d'une centaine de tombés, ombragés de grands baobabs et entourés de terres étonnamment fécondes. A peine les indigènes doivent-ils y remuer le sol, qui donne, sans efforts, les plus magnifiques moissons.

En certains endroits, il suffit de jeter la semence sur les guérêts, incendiés après chaque récolte.

Le Hongo, pour mes seuls bagages, se monte à 12 houes, 3 dotis de Satini et une pièce d'étoffe de couleur. Toujours des houes ! Pour peu que les demandes aillent en progressant, je n'aurai pas assez des deux charges que j'avais fait emporter à tout hasard.

Le soir, un courrier, venant de la Côte, m'apporte les journaux des mois de septembre et d'octobre.

— Le 14, nous dépassons les villages, placés sous l'autorité du frère d'Ounangouira, auquel nous sommes obligés d'abandonner 6 houes. Repartis, vers 10 heures du matin, nous campons, dans l'après-midi, au pied d'une montagne boisée. Quatre Ou-Gogos, de Moalala, restés dans ce dernier village, nous avaient servis de guides jusqu'ici. Nous espérons pouvoir retrouver facilement la route suivie par M. Hore, grâce aux ornières laissées par ses charrettes, mais la pluie a si bien détrempé le sol, qu'elles ont disparu. Comme nous ne les retrouvons plus, même sous l'ombrage des taillis, force m'est bien de constater que nous sommes égarés. Pendant deux jours, nous errons à l'aventure, tout en conservant la direction générale, traversant des plaines inconnues, gravissant des montagnes dépourvues de sentiers frayés, et somant notre passage de houes et d'étoffes. Le troisième, je fais établir le camp près de quatre grands tombés, assis au bord d'un marécage. Assani me signale un rhinocéros qui se vautre dans la boue à quelque distance. C'est la première fois, depuis mon séjour en Afrique, que je vois un de ces redoutables pachydermes, et j'en suis encore à attendre mon éléphant. Posté à une distance de 80 mètres, je prends tout le temps de viser, et casse l'humérus à l'animal. Il se sauve en

boitant, et mes hommes l'achèvent par une décharge générale.

La chair, distribuée aux gens du village, nous vaut de ne payer aucun tribut. Quant aux Askaris, qui la confondent avec celle de l'hippopotame, ils se partagent la peau, coupée en lanières et dont ils se promettent de faire des cannes. Je me réserve la corne, véritablement colossale et destinée au même usage. Le rhinocéros, qui se détourne ordinairement sur le passage de l'homme, n'est terrible que lorsqu'on l'attaque. Il faut s'en défier, aussi, en temps de rut.

— Nous nous égarons de plus en plus. Dans aucun des villages que nous traversons, on n'a encore vu d'Hommes Blancs. A peine en a-t-on entendu parler, par quelques jeunes gens aventureux, qui ont franchi le cercle de montagnes, enserrant ces vallons perdus. Partout, je suis l'objet d'une stupéfaction et d'une admiration sans limites.

Jamais caravane arabe ou indigène n'a même passé par ici, et l'usage du Hongo y est demeuré parfaitement inconnu.

J'en profite pour forcer les étapes, car, bien que la population ne manifeste à notre égard aucun sentiment hostile, je suis impatient de me retrouver en pays un peu moins primitif.

— Enfin, le 16, arrivé à quelque distance d'un village qui porte le nom de Mkondjé, je retrouve trace des voitures.

Vers 9 1/2 h. nous campons à Linndi, petit Boma, souvent ravagé par les incursions des Oua-Houmbas. Les habitants, fort pauvres en bétail, et, en ce moment, encore plus en céréales, ont déjà vu des voyageurs.

Leur Sultan, ne se sentant pas très fort devant une troupe aussi nombreuse, se contente d'un Hongo de 2 dotis de Satini et 1 de Kaniki.

— Nous faisons deux milles à l'heure. Campés dans la matinée du 17 à Mkombola, près de quelques buttes de sable, nous n'y trouvons qu'une eau détestable, à peine suffisante pour bouillir l'ougali des hommes. Les Nyamparas du Sultan, qui étaient venus réclamer l'éternel tribut, s'en retournent avec 3 dotis de cotonnade, lorsque Nyoko, laissée momentanément en liberté, court après celui qui porte l'étoffe et lui saute, à son grand effroi, sur les épaules.

CHAPITRE XXXIX.

Avant-dernière installation. — A la Mission du Saint-Esprit. — Un sur quatre ! — En nocé ! — Les hableries. — Impatiences de maître Tchiano. — *Le Cœur de l'Afrique*. — Contraste. — *Anarca mail*. — Petits présents de départ. — Chez le gouverneur de Bagamoyo. — Visite de Séwa. — *Blashara ni Blashara*. — Vers Zanzibar. — Où flottent nos couleurs ? — L'agence belge. — En famille. — Tous malades ! — *So early in the morning* ! — L'atrium des Askaris. — Arrivée de Bamboula. — Sa fable. — Pas d'argent ! — A l'hôtel. — Encore une dupe. — Audience du Saïd. — Un terrain brûlant. — Mort d'Abdallah bin Nassib et du Scheik. — Mohamed Massoudi, gouverneur de l'Ou-Nyansiembé, et Tipo-Tipo, gouverneur de Nyangoué. — Nouvelles instances. — « Envoyez-moi des Européens. » — La tâche commune. — Pèlerinage au cimetière européen. — Les tombes du capitaine Crespel et du docteur Maes. — Présents officiels et privés. — Règlement des Askaris. — Deux auxiliaires modèles. — Une Zénobie africaine. — Les Somalis. — La haine des Blancs. — Traques de fauves. — Retour à la vie civilisée. — Visites. — M. Stokes à Zanzibar. — Retour du père Bauer. — Etudes de mœurs indigènes. — Le précieux girofle. — Nattes et vanneries. — Les petits métiers à Zanzibar. — Jouilliers, cordonniers, chaudronniers, revendeurs. — Cannes de peau de Rhinocéros. — Le Soko. — Kali-Hadji. — L'Européen du Désert. — Bamboula s'embarque. — Il manque d'être arrêté. — Arrivée de M. Maluin. — Il tombe malade et retourne en Europe. — Les incendies. — Chez les Arabes. — Chors à Zébus. — Les blanchisseurs. — Le palais de campagne du Sultan. — Le harem saïdial. — Concerts publics. — Les grandes écuries. — L'heure du bain. — Nostalgie. — Arrivée du capitaine Cambler. — Départ de Zanzibar. — *La Malacca*. — A Bombay. — Les espiègeries de Nyoko. — Suez. — A Marseille. — Une fugue. — Le sol natal.

Le brave Sef, au courant de mes goûts, m'a préparé une jolie maison, pourvue de tout le confort que peut fournir un centre aussi important que Bagamoyo. J'y trouve quelques bouteilles d'excellent vin et des conserves, obligeamment envoyées à mon intention par notre consul. La nappe est mise et je fais à huis-clos un tronçon de chère-lie, en compagnie de Sef qui, on le sait, ne boude point la purée septembrale, proscrite par le Coran.

Dans l'après-midi, je me rends à la Mission du Saint-Esprit, où déjà la nouvelle de mon arrivée est parvenue. Le père Bauer auquel j'aurais été enchanté de serrer la main, se trouve malheureusement encore en tournée, dans le district de l'Ou-Doué, en sa qualité de Vicaire apostolique pour la Côte orientale, mais

forme de dôme arabe ; les pots, ressemblant aux chapeaux à bords plats des paysans zélandais ; les plats, larges ou élégants, plus ou moins *engravés* de dessins à l'intérieur et sur lesquels se servent les fruits, les pâtisseries, les aliments, etc.

D'autres sont selliers, cordonniers, savetiers. Accroupis devant leurs maisonnettes, ils font alterner la babouche relevée de l'Indou avec la sandale mauresque. Leur patience est souvent mise à rude épreuve par la clientèle pauvre qui les assiège et discute avec acharnement sur le prix de la moindre réparation. Que de fois j'ai vu ici la répétition localisée du *Niente da fare*, cette perle du Vénitien Rotta ! Certes, ils perdent plus de temps dans ces oisoux marchandages qu'à leurs autres travaux, plus chèrement payés. Mais jamais leur flegme ne se dément et plutôt que de refuser un ressemelage d'une pessa, ils laisseraient en souffrance des chaussures de luxe, commandées à jour fixe et dont, à force d'éloquence, ils s'ingénient à retarder la livraison.

Je ne puis oublier aussi la fabrication de cannes en cuir d'hippopotame ou de rhinocéros, tailladé en lanières, séchées, étirées, puis arrondies au rabot concave, d'importation européenne. Ces cannes portent le nom de *Faro*. Ne pas confondre avec la bière de ce nom, chère aux anciens comme aux nouveaux bourgeois de Bruxelles.

Le capitaine Cambier, dans sa conférence à la Société royale belge de Géographie, a parlé des revendeurs indigènes (1), établissant, sans patente, au coin des rues populeuses de la peu odorante cité, leurs semblants d'éventaires. Le négro qui dispose seulement d'une roupie, se garde bien de travailler. De grand matin, il a soin de se procurer au Soko quelques marchandises, de consommation courante, détaillées par lui en fractions infinitésimales : pains de tabac, gentiment découpés, riz débité par poignées, bouchées de poissons secs, arachides, côtes de melons, bananes détachées de leurs régimes, ananas — ce fruit qu'aimait tant et trop peut-être le pauvre capitaine Crespel. — mangues, dattes ou pulpeux jaquiers, exhalant, comme le

(1) Voir l'appendice du 1^{er} volume, rubrique *Zansibar*.